

# Mon vieux latin...

Autor(en): **Desrieux, Jean**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Neue Schweizer Rundschau**

Band (Jahr): - **(1928)**

Heft 12

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-759750>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## Mon vieux latin . . . .

par Jean Desrieux

La langue française a de ces pauvretés et la géographie de ces aberrations ! C'est ainsi que je suis gêné dès le début pour situer mon histoire qui se passe au *Tonkin*, à la baie d'Along, parce que c'est une baie qui n'en est pas une. Si c'était une baie, comme vous vous le figurez, un petit golfe avec un étroit goulet, cela m'éviterait, et à vous aussi, une description qui retarde une action véritablement palpitante.

« Imaginez donc dans la haute mer un semis de rochers de toutes les formes et de toutes les dimensions, des centaines et peut-être des milliers, les uns émergés et montueux, d'autres à fleur de vague, d'autres traîtreusement entre deux eaux si bien que le commandant Ulric Condorcet Calvin Guiberteau a égaré sur un de ces cailloux son croiseur cuirassé, le plus beau de la Marine française. C'est un vrai puzzle que cet archipel innombrable et qui a fait tabler les ingénieurs hydrographes. On dirait un dédale d'immenses pierres druidiques, des cromlechs en cercles qui semblent adorer le dieu Tentates, des allées couvertes de dolmens, ou des menhirs, pierres debout érigées en alignements de Carnac. Ceux qui ont fait la carte y ont usé un vocabulaire de mots descriptifs. Il y a le Crapaud, la Mitre, l'Evêque et son clerc, le Reposoir, la Pierre tombale (Ci-gît le *Sully*), les Orgues, la Selle Arabe, les tours de Notre-Dame. On accède au mouillage par la passe Henriette, ce qui est du dernier galant. C'est nu, abrupt, escarpé, déchiqueté, surplombant ; et si l'on ne s'étonne pas de voir au haut des falaises des familles de singes qui se plaisent à montrer aux navigateurs leur face la plus rose, on se demande comment peuvent y grimper, les chèvres blanches aux cornes lyrées, dont l'opulente toison tombe en manchettes sur les sabots. Pour sûr après quelques années d'entraînement dans ces roches natales, elles pourraient gravir l'obélisque de Louqsor.

Au pied de ces peulvens d'Armorique ce n'est pas la lande bretonne, fleurie d'ajoncs et de sarrasins roses : c'est la mer profonde, glauque, calme, qui au jusant et au flux vient bruisser contre les rochers. Parfois dans ce domaine de la solitude et du silence, glisse comme une gondole sur la lagune un sampan noir qui pointe, passe et disparaît. L'homme

jaune rame à l'avant, la marmaille grouille sous la paillotte autour de la marmite de riz, et la sampanière à la poitrine bombante, au chignon noir tordu, ahane à l'aviron de queue, ou, quand le vent adonne, chante une lente mélopée en regardant le sillage<sup>1)</sup>.)»

C'est là qu'au mois d'Octobre 188... le croiseur de 3<sup>me</sup> classe, le *Pointis*, trois mâts carrés, douze pièces de 14 en batterie, deux de 16, une en chasse, l'autre en retraite, commandé par Pennon Duterrier, le vieux loup de mer, était venu jeter un pied d'ancre. Le séjour, pour si pittoresque qu'il fut, n'offrait que peu d'agrément à l'équipage et à l'état-major : pas de maisons de thé, ni de bateaux à fleurs. Mais ces considérations laissaient absolument indifférent le commandant, qui ne se plaît qu'à son bord, surtout en mer à humer la poussière des embruns, à manger de l'écoute, à faire de la toile et des économies sur son traitement de table. Il n'était d'ailleurs venu au mouillage que pour se ravitailler via Haïphong et prendre un peu de repos après une longue croisière sur les côtes de Chine et du Tonkin.

Rude corvée que la navigation dans ces parages, quand une bonne mousson Nord-Est vous souffle sur le nez et vous force à capeyer sur le petit foc et l'artimon, plus dangereux aussi quand le calme plat fait tomber devant l'étrave un rideau de brouillard laiteux et que dans la brume ouatée la cloche du bord sonne assourdie comme un glas de trépassés. Et la mission du croiseur n'avait rien de particulièrement attrayant.

Les instructions portaient que le croiseur devait réprimer la piraterie : et le commandant avait réprimé. Rien ne distingue une jonque de corsaires d'une honnête jonque de pêche ou de commerce. Sauf la mentalité des matelots, qui ne se laisse pas peindre sur les visages, Dieu seul, vous le savez, sonde les reins et les cœurs. Une jonque ressemble à une autre jonque avec ses flancs ventrus, un grand œil peint sur la guibre, son château de l'avant et de l'arrière, telles les caravelles de Christophe Colomb, où roulent de vieux pierriers, ses voiles de paille qui se ferlent sur des lattes de bambous, et son équipage d'hommes à longues queues. Sans doute, le fret, la cargaison, les filets de pêche, l'allure pourraient donner quelques tuyaux, plus noblement quelques lumières : mais le moyen d'aller y voir quand il en essaime, des jonques, de tous les points de l'horizon. Aussi Pennon-Duterrier, la terreur des mers, les coulait toutes : excellente école à feu. Bouddha, aussi subtil que le dieu des chrétiens, reconnaîtrait les siens. Aussi du

<sup>1)</sup> Jean Desrieux « Loti intime. »

Cap Padaran au Cap Paklung pas une jonque, plus même un sampan n'aurait osé prendre le large, et le *Pointis* promenant fièrement sa maîtrise de la mer sur l'infini des océans. « Ubi solitudinem fecerunt, pacem dicunt »<sup>1)</sup> aurait pu dire le vieux loup de mer s'il eut connu le latin, et s'il n'eut pas ignoré Tacite, un particulier qui ne figure pas sur l'annuaire.

Nul doute qu'après des instructions si judicieusement comprises et une campagne si vigoureusement menée, le chef de la croisière ne puisse aspirer au tableau d'avancement, peut-être mieux plus tard. Il serait donc heureux et quiet dans le havre bien abrité si un infime ennemi, après de grands combats de jonques, ne venait le braver. Tous les jours à toutes heures, dans un des créneaux des rochers un sampan minuscule surgit en nef de féerie et disparaît derrière un portant. Impossible de saisir l'embarcation évanescence. Les canots du bord en guerre ou en flûte sont rentrés bredouille. On a tiré du canon et écorné les roches millénaires: l'écho a renvoyé une salve ironique et joyeuse. C'est la hantise du sampan fantôme: et l'énigme troublerait encore la cervelle du vieux marin, si le gabier de première classe, Corcuff, n'avait découvert l'île et le cirque qui portent maintenant son glorieux nom.

Par une marée de syzygie qui vide les ports, Corcuff, patron du youyou, qui est allé faire des balais, voit s'ouvrir sur une façade de roche un porche immense d'église Romane: il s'est engagé dans la nef profonde et ténébreuse et a débouché dans l'abside, sous la grande coupole du ciel bleu. C'est un cirque naturel qu'un jeu de la nature a évidé dans le bloc cyclopéen. L'eau y dort limpide et glauque. En pente douce les parois montent comme les gradins d'une naumachie. Le sampan est attaché au rivage par une liane, et les hommes jaunes sur un liseré de plage étendent paisiblement leurs filets au soleil et vaquent à la cuisson du riz quotidien.

Leur affaire est claire. Le cahier de consignes porte le libellé suivant: « A deux heures de relevé pour s'être moqués des marins de la République et avoir insulté le pavillon français, les pirates du sampan seront pendus haut et court aux basses vergues, et les corps immergés aux couleurs. » Il y a bien de la clémence dans cet arrêt: ils pourront digérer leur dernière bolée de riz et pas à craindre d'immersion précipitée.

Quand la cloche du bord pique les quatre coups de deux heures, la petite cérémonie commence. Sans regimber, les sampaniers ont présenté leur col à la hart avec la passivité de gueux que la vie n'a pas

<sup>1)</sup> Où ils ont fait le désert, ils disent que c'est la paix.

gâtés et qui se résignent au Nirvana. Les corps oscillent comme de grands fruits bizarres au grand mât et au mât de misaine. Mais le cinquième fait des difficultés. Il parle, il parle avec une volubilité étonnante une langue qui n'est pas le chinois, et comme un leitmotiv revient ce refrain : « Ego sum Petrus christianus, interpréter Gallorum<sup>1)</sup>. » Mahurec, le chef de hune d'artimon, à qui maintenant incombe le soin d'envoyer le pauvre diable au bout de la vergue, est perplexe. Il répugne à la pendaison et ne serait pas fâché de couper court à cet exercice, dont il n'est pas parlé au manuel du gabier. Perplexe aussi l'officier de quart qui ne comprend rien à la résistance de l'Annamite. Ordre d'en référer au commandant.

Mais le réveil du vieux qui fait la sieste n'a rien d'amène. Aussi Mahurec descend-il lentement l'escalier du commandant, contemple un instant le factionnaire, qui monte la garde avec une hallebarde moyenâgeuse, grâte doucement à la porte comme un courtisan de l'Oeil-de-Bœuf et se décide à entrer malgré le silence impressionnant.

Il dort, le commandant. Quand il n'est pas à la mer, il boit et mange, à moins qu'il ne dorme ou ne fume. Il n'est pas joli le père Pennon-Duterrier sur son fauteuil en rotin, en bras de chemise, dépoitraillé, laissant voir sur sa poitrine une abondante fourrure. C'est l'espèce que Linné a défini : *Homo hirsutus, sive pilosus*. Du poil sur la main comme Esäü, sur les bras et plus haut en guise d'épaulettes. S'il a la lèvre supérieure soigneusement rasée comme le veut le règlement, le collier de barbe, rude poivre et sel conflue avec les bouquets grisonnants qui fleurissent dans les oreilles. Et quand il ouvre sous des sourcils broussailleux, sur un nez démesurément long et pointu ses yeux bigles et vairons, il rappelle en vrai mais en plus mal le grand singe Nasique qui habite les forêts de Malaisie et qui fait la joie des nounous et des enfants au jardin d'acclimatation. Un sous-singe quoi... Mahurec cale sa chique dans la bajoue gauche, et doucement : « Commandant ». *Rinforzando* : « Commandant, Commandant. »

« Hein quoi ! Qu'est ce qu'il y a ? Le feu à bord ? Espèce de... Bande de... à toi tout seul. » Le pur langage des cours ! Et redressé sur son séant, il vrille le quartier-mâitre de ses petits yeux convergents.

« Il y a, Commandant – et Mahurec tortille son bonnet entre ses doigts – que le particulier d'en haut s'obstine à ne pas se laisser pendre. Il parle un charabia comme qui dirait le curé de Recouvrance. Il dit

---

<sup>1)</sup> C'est moi le chrétien Pierre, l'interprète des Français.

tout le temps comme ça, j'y ai fait répéter « ego sum Petrus, interprétor gallorum. »

« Gallorum, Gallorum » bougonne l'autre. « Gallorum au bout de vergue, et plus vite que ça. Rompez. » Et le commandant se rendort dans son rêve étoilé, j'entends les étoiles à la casquette et non celles qui scintillent au firmament.

Ainsi mourut à la fleur de l'âge, entre ciel et terre, Pierre, catéchiste et interprète des Français, pour avoir appris un latin désuet et incompris et avoir ignoré la tant délectable langue française qui ne se parle congrûment qu'entre Chinon et Loches.

Et pour avoir appris cette horrible mais véridique histoire, le docteur Karl Johann Schleyer, privat-docent à l'université de Tübingen, inventa le Volapuk, cette langue universelle, qui fera régner la fraternité des peuples, et supprimera cette chose vaine, la littérature.